

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 66

Artikel: Le tambour du désert
Autor: Hichens, Robert (traduit par Logé, Marc)
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256890>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

reconnaître la superficie plus élevée que le reste du terrain sur lequel existait le grand bâtiment en question.

Il existait de même une cour longue et étroite partant de la grande porte et rejoignant la tourelle ronde de l'arsenal, dont nous avons déjà parlé plus haut. Cette cour était fermée par un mur de douze pieds de hauteur et percé de meurtrières couvrant ainsi la façade sud du Vieux Château.

Le rez-de-chaussée de celui-ci était entièrement voûté. Nous croyons que ces voûtes ont résisté à la chute des matériaux des édifices et que des fouilles sous la terrasse qui en est formée en mettraient encore, tout au moins une bonne partie à jour. Il y aurait d'autant plus lieu de le croire que les plus lourdes pièces de la maçonnerie furent soigneusement enlevées par l'entrepreneur maître maçon Schwartzlin qui en construisit un grand bâtiment près de la promenade des Tilleuls, où l'on peut encore admirer les belles et grosses pierres de taille provenant de cette démolition. Or il n'est pas probable que les autres débris aient pu enfoncer des voûtes aussi solides que celles qui existent encore sous tous les autres édifices du Château.

Nous voyons, faisant saillie dans cette petite cour, une tourelle carrée qui contenait un escalier en spirale pour monter aux étages supérieurs.

C'est sur la façade sud de cette tourelle qu'était placée l'horloge du Château, vendue lors de la Révolution.

Le rez-de-chaussée était divisé en divers compartiments servant de remise pour l'artillerie, et d'ateliers pour les selliers et autres artisans du château. Le premier étage servait de logements à une partie du personnel employé à demeure fixe, et en partie à la réception et au séjour d'hôtes de distinction.

Le second étage servait de demeure à l'évêque suffragant, soit, de Lydda, dont les appartements occupaient tout l'étage vers l'est et le nord, tant pour son propre usage que pour celui de ses vicaires et serviteurs. Un large corridor séparait ses appartements de la grande salle de réception dans laquelle se réunissaient les députés des Etats du Pays lorsque le prince voulait bien les convoquer. Plus tard, cette salle fut remplacée par celle du trône dans le bâtiment de la Résidence. A côté de la salle des Etats une autre grande pièce servait de salle d'attente.

Jusqu'après la construction du bâtiment de la Résidence, en 1591, le Vieux Château fut la demeure des Princes Evêques.

(A suivre.)

pentons au sommet desquelles la ville est perchée. Ce fut dur, à jeun et par un pareil soleil, et j'arrivai fort harassé à l'Hôtel du Chapeau rouge.

IV

— Vous pensez bien que le jour même je pris auprès de mes hôtes toutes les informations possibles. Mais j'appris peu de choses.

M^{me} Gautier était une dame d'une soixantaine d'années, qui était venue se fixer dans ce faubourg d'Avallon il y avait sept ou huit ans, peut-être dix. Elle y vivait extrêmement retirée, avec sa fille, une bonne et un ménage composé d'un jardinier et de sa femme. Elles avaient amené avec elles ce petit personnel, qui n'était pas du pays.

On voyait très rarement en ville M^{me} Gautier. Mademoiselle, jamais. On savait que celle-ci était très bonne musicienne. Des

Le tambour du désert

(Suite et fin)

Quand nous arrivâmes au borj, je vis que l'auberge ne contenait qu'une bonne chambre, plutôt dénudée, avec un plancher en pierre et des murs blancs. Sur une table, mon repas était servi, éclairé par une bougie dans le goulot d'une bouteille. Par terre, mon oreiller et mes couvertures étaient préparés. Le Spahi regarda ces préparatifs avec envie, se tenant sur le seuil de la porte.

Je m'assis sur un banc, en face de la table; mes serviteurs devaient manger au café Maure.

— « Où allez-vous dormir ? demandai-je à Doud.

— « Au café Maure, Monsieur, si vous n'avez pas peur de dormir seul. Voici la clef. Monsieur peut s'enfermer. La porte est solide.

Tandis que je commençais à manger, le vent soufflait dans le manteau rouge du Spahi et — était-ce mon imagination ? — je crus entendre les échos du bruit d'un tam-tam.

— « Entrez, dis-je alors au Spahi : vous dînez avec moi ce soir et vous dormirez ici aussi.

La figure expressive de Doud devint sinistre. Les Arabes sont presque aussi jaloux les uns des autres qu'ils sont vaniteux.

« Mais Monsieur, il dormira aussi bien au café Maure ! Si Monsieur désire un compagnon, je...

— « Entrez, répétai-je au Spahi, vous pouvez dormir ici.

Le Spahi entra avec un tintement d'éperons. L'assassin le suivit, doucement tiré par la corde.

Doud avait l'air exaspéré. D'un geste il désigna l'assassin :

— « Et cet homme ? Monsieur va dormir dans la même chambre que lui ?

J'entendis le son du tam-tam par-dessus la plainte du vent.

— « Oui », dis-je.

Pourquoi le désirai-je ? Je ne sais. Mais me souvenant du sourire que j'avais aperçu sur les lèvres du meurtrier et des paroles du Spahi : « La mort viendra à Sidi-Massarli cette nuit », je d'écidai que les trois hommes qui avaient entendu le tambour du désert ensemble ne seraient pas séparés jusqu'au matin.

Doud ne dit plus rien. Il me servit avec sa diligence coutumière : mais je vis qu'il était très fâché. Le Spahi mangea avec voracité, ainsi que le prisonnier. Celui-ci,

promeneurs l'avaient quelquefois entendue faire des « roulades », du petit pré où je l'avais précisément entendue moi-même, et où donnait le derrière de la maison. Mais comme il s'en faut que les habitants d'Avallon soient de grands mélomanes, on n'y avait pas accordé grande attention.

Personne ne pouvait se vanter d'avoir vu la demoiselle. Elle ne sortait jamais, sauf parfois le soir, à la nuit tombée, pour faire, au bras de sa mère, une promenade aux bords de la rivière, du côté des rochers de Mélu-sien, ou dans les bois des Châtelaines.

Dans les premiers temps on avait interrogé les domestiques ; ils étaient fort discrets et avaient répondu que leurs maîtresses étaient des dames « comme tout le monde », mais qui aimaient beaucoup la solitude. Elles en avaient bien le droit.

(A suivre.)

néanmoins semblait tomber de sommeil. Comme le vent était maintenant très violent et que je ne désirais plus sortir, je dis à Doud de nous apporter trois tasses de café. Il jeta un mauvais regard au Spahi et sortit dans la nuit. Je ne le revis que le lendemain. Un enfant du café Maure nous apporta le café, débarrassa la table et, après avoir murmuré une salutation arabe, s'en alla et disparut dans le vent.

L'assassin s'était endormi avec sa tête sur la table, et le Spahi commençait à somnoler. Je me sentais aussi très fatigué : mais je désirais poser encore une question.

Je dis doucement au Spahi :

— « Ce bruit que nous avons entendu ce soir ?

— « L'avez-vous jamais entendu avant ?

— « Monsieur ?

— « Jamais Monsieur. Mais mon frère l'entendit juste avant d'avoir un coup de soleil. Il tomba mort devant son capitaine près du mur de Sada. C'était un tirailleur.

— « Et vous croyez que ce son veut dire que la mort est proche ?

— « Oui... Je le sais, Monsieur. Tous les gens du désert le savent. Je suis né à Touggourt : comment ne le saurais-je pas ?

« Mais alors... un de nous ?...

— « La mort viendra à Sidi-Massarli ce soir, monsieur. C'est le désir d'Allah. Béni soit Allah.

Je me levai et fermai la lourde porte du bordj et puis plaçai la clef dans la poche intérieure de mon habit. Comme je faisais ceci, je crus voir battre les épaisses paupières de l'assassin ; mais je n'en suis pas bien sûr, car ma tête tombait de fatigue. Le Spahi avait aussi l'air abruti par le sommeil. Il tira la corde, l'assassin se dressa en sur-saut, regarda autour de lui et se leva. Le tirant comme on ferait d'un chien, le Spahi le fit coucher dans un coin, sur le plancher, avant de s'étendre lui-même sur l'épaisse couverture qu'il portait roulée derrière sa selle.

Je ne dis rien ; mais, quand le Spahi fut endormi, sa main crispée sur son sabre et son fusil sous sa tête, je poussai une de mes couvertures vers l'assassin, qui avait l'air d'un tas de loques, contre le mur blanc de l'auberge. Il me sourit doucement, comme il avait souri pendant que le tambour du désert battait et tira la couverture sur ses membres.

Je ne comptais pas dormir. Bien que très fatigué, mon cerveau était trop excité pour prendre du repos. Je soufflai la bougie sans penser que peut-être j'aurais à lutter contre le sommeil ; et dans le noir j'entendis le sifflement du vent et la lourde respiration de mes deux compagnons.

Ce ne fut qu'un instant ; et puis le sommeil me prit.

Au milieu de la nuit j'eus un rêve. Je ne me le rappelle pas exactement ; mais, dans ce rêve, il me semblait que des doigts tâtaient doucement autour de mon cœur. J'étais conscient de leur toucher. C'était comme si j'étais mort et qu'un docteur eût posé sa main sur ma poitrine pour se convaincre que la vie ne battait plus en moi. Puis les doigts si doux, si subreptices, furent ôtés de ma poitrine, et je tombai dans un sommeil plus profond.

A la première lueur de l'aube, je m'éveillais. Il faisait froid. J'entendis ma main et tirai ma couverture. Puis je restai tranquille. Le vent avait cessé, je ne l'entendais plus siffler autour du bordj. Un moment, je ne me rappelais pas où j'étais ; puis la

mémoire me revint et j'écoutai pour entendre la respiration du Spahi et de l'assassin. Tout était tranquille. Aucun bruit ne troublait le silence. Je restai immobile quelques instants, écoutant toujours. Le silence était intense. Étaient-ils déjà partis pour El-Arba ?

Le bordj était dans l'obscurité ; car le jour n'avait pas encore filtré à travers les épais volets qui protégeaient les petites fenêtres de l'anberge. Ce silence me déplut, je cherchai les allumettes que j'avais posées à côté de la bougie avant de m'endormir. Je ne pus les trouver. Où les avait prises ? Le sommeil me quitta tout à fait, et je me rappelais les incidents de la veille. Le son du tambour retentit encore à mes oreilles.

Me levant, je me dirigeai vers le coin où l'assassin s'était endormi. Je me baissai et ne trouvai que la pierre.

Ils étaient donc partis ?

C'était bien étrange que je n'eusse pas été réveillé par leur départ puisque j'avais la clef de la chambre sur moi.

Je mis ma main à la poche de mon habit : la clef n'y était plus ! Alors, je me souvins de mon rêve, et des doigts tâtonnant autour de mon cœur... Trébuchant dans l'obscurité, j'arrivais à l'endroit où le Spahi était couché. J'étendis les mains et, cette fois, touchai une chair froide et nue... Le Spahi était mort.

Une demi-heure plus tard, le gardien du bordj, éveillé par le bruit que je faisais en frappant sur la porte avec la crosse de mon revolver, vint avec Doud me demander ce qui se passait.

La porte dut être enfoncée ; et longtemps avant que je pusse m'échapper, la lumière du soleil pénétrant par les petites fenêtres voûtées, m'avait montré le corps nu du Spahi, avec une plaie béante à sa gorge. Les haillons de l'assassin étaient jetés sur ses pieds.

M'hammed Bouazziz, dans le manteau rouge, les bottes écarlates du Spahi, le sabre au côté et le fusil sur l'épaule, devait galopper depuis le jour, à travers le désert vers la liberté.

Six mois plus tard il fut pris, un soir, en dehors du café près du lac à Tunis. Il regardait par la porte une fille qui dansait entre deux rangées d'Arabes, au son des flûtes. La lumière du café éclaira sa figure et la danseuse poussa instinctivement un cri :

— « M'hammed Bouazziz ! »

— « Aïchouch ! »

Cela suffit à le trahir.

La loi vengea le Spahi ; et, cette fois, ce ne fut pas à la prison que l'on conduisit ma connaissance de Sidi-Massarli, mais à un espace ouvert, devant un peloton de soldats, à l'heure où le soleil se levait.

ROBERT HICHENS.

(Traduit par Marc Logé).



Causerie du paysan

Alimentation de la vache laitière. — L'emploi de la suie. — Engrais chimiques pour jardin.

Comment faut-il nourrir les vaches laitières pour en obtenir le plus de produit, tout en les conservant en bon état de santé ?

1. La bête laitière doit être nourrie au maximum ;

2. Il ne faut pas d'a coup (c'est-à-dire de

changement brusque) dans son alimentation ;

3. Lui donner des aliments aqueux : l'eau fait le lait ;

4. Quand on distribue de grandes quantités d'aliments aqueux, il faut les donner chauds ou tout au moins tièdes ;

5. On doit éloigner tout aliment qui altérerait l'odeur ou la saveur du lait.

Cela dit, avec les matières dont vous disposez, bon foin, paille de blé, betteraves, pommes de terre, mélange de grains d'orge, vesces, fèves, blé, avoine, maïs, son ; vous pouvez combiner d'excellentes rations d'hiver. Par exemple, pour une bête de 500 kilos et par jour, la ration suivante : foin 5 kilos, paille 5 kilos, betteraves 20 kilos ; pommes de terre 10 kilos, 5 kilos de grains, 2 à 3 kilos de son. (On remplace souvent le grain par 3 kilos de tourteaux).

Couper et faire macérer les betteraves pendant douze à vingt-quatre heures avant de les donner et en y mélangeant le son et les tourteaux.

Faire cuire les pommes de terre et les grains et les donner en buvées tièdes en y ajoutant l'eau de boisson, tout ce que la bête peut et veut absorber, ainsi que 30 à 50 grammes de sel dénaturé (par tête et par jour pour exciter son appétit).

On donne la ration en deux ou trois repas réguliers, en commençant par le foin, continuant par les betteraves, puis les buvées, enfin la paille dont les bêtes prennent ce qu'elles veulent pour compléter le volume de leur ration ; le reste sert à faire la litière.

Tenir les bêtes dans la plus grande tranquillité, en un demi-jour, et maintenir l'étable à une température de 20° environ. Éviter tous les dérangements et les refroidissements de température, qui nuisent toujours à la production du lait.

Traire à heures réglées, plutôt trois fois et même quatre que deux par jour, et bien à fond.

Avec ce régime, vos vaches, si elles sont de qualité au moins moyenne, vous donneront un produit abondant et de bonne qualité.

Pendant l'été, la meilleure ration est le fourrage vert avec quelques bonnes buvées en supplément.

* * *

Nous voici à l'époque du ramonage des cheminées ; conservons-en pieusement tous les résidus et mettons-les soigneusement de côté pour les utiliser au jardin.

Quand la suie est employée judicieusement, elle est d'une grande importance dans les cultures ; c'est alors un puissant préservatif contre les ravages des insectes qui vivent aux dépens des plantes. Mise entre les mains de personnes inexpérimentées, et utilisée comme engrais, cette matière brûle et se change en véritable poison ; de là vient la répugnance qu'éprouvent bien des cultivateurs à employer la suie qu'ils possèdent en plus ou moins grande quantité ; ils la laissent perdre la plupart du temps. Quelques indications à ce sujet ne seront pas hors de propos, et je veux essayer de démontrer le parti le plus profitable que l'on peut tirer de la suie.

On devra d'abord avoir le soin de la remiser dans un coin bien sec, sous un hangar ou un abri quelconque, car il est reconnu qu'elle perd beaucoup de sa qualité, si on ne l'a pas soustraite aux intempéries avant de l'employer. Vers le milieu d'avril, plusieurs brouettées de suie ont été ame-

nées sur le terrain que l'on a destiné aux oignons, et, après avoir roulé ou trépiqué le sol et nivelé ensuite au râteau, j'ai tracé mes sillons, et semé, comme cela se pratique habituellement. Ma récolte fut ainsi garantie des vers de terre qui causent de si grands dommages.

Depuis quelques années, j'ai appliqué ce genre de remède aux semis de panais, navets, carottes, etc., que les insectes attaquent de préférence, et je n'ai eu qu'à me louer de ces essais.

J'engage à employer la suie comme insecticide liquide pour les plans en bacs, caisses ou pots ; elle a la propriété de chasser les lombrics, qui se logent dans la motte et hâtent la décomposition de la terre. Dans ce but j'enferme trois ou quatre livres de suie dans un linge grossier que je trempe ensuite, en le pressant dans un baquet ou un seau rempli d'eau ordinaire, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement colorée.

On obtient également de bons résultats de l'emploi de la suie sur les pêchers et autres arbres en l'associant à du lait de chaux et du soufre dans la proportion de 20 poignées de suie pour une poignée de soufre, dans un récipient pouvant contenir 18 litres de chaux. On se sert de mélange en l'étendant sur le mur avec une brosse à badigeonner, et en ayant soin d'éponger légèrement les crevasses de la muraille afin que le liquide y pénètre et parvienne jusqu'aux insectes qui s'y sont réfugiés.

En saupoudrant avec de la suie sèche le drainage des plantes en pots destinées à être tenues, sur couche, on les préserve, pendant un certain temps, de l'invasion des lombrics.

Par les temps de brouillards, et à l'automne surtout, les semis de choux se trouveront bien d'être saupoudrés de chaux et de suie. C'est un excellent moyen de les soustraire aux ravages des chenilles, des limaces et des oiseaux.

Étendre sur de vieux arbres envahis par les lichens une solution de suie et de chaux ne peut que leur être profitable. Il y a deux ans, je l'ai essayé dans mon verger sur les pommiers recouverts de mousse, ils sont maintenant à peu propres.

Mélangée par moitié à du terreau, la suie peut être employée pour recouvrir les gazons appauvris. Je recommande vivement l'usage de cet insecticide.

* * *

Voici quelques formules recommandées comme engrais par le Syndicat du Jura :

1° Pommes de terre (par are) : 4 kil. 500 de superphosphate à 16° ; 1 kilo de sulfate d'ammoniaque ; 2 kilos 500 de chlorure de potassium.

2° Carottes (par are) : 4 kilos 500 de nitrate de soude, 3 kilos 500 de superphosphate à 16°, 2 kilos 500 de chlorure de potassium.

3° Navets (par are) ; 200 kilos de fumier ; 3 kilos de superphosphate.

4° Choux de toutes espèces (par are) : 6 kilos de superphosphate, 3 kilos de chlorure de potassium, 5 kilos de nitrate de soude (2 k. 500 gr. après le repiquage des plants, 2 kilos 500 gr. un mois après).

5° Salades diverses, (par are) : 4 kilos de superphosphate, 1 kilo de chlorure de potassium, 2 kilos de nitrate de soude (après la plantation).

6° Concombres, oignons et plantes analogues (par are) : 6 kilos de superphosphate, 2 kilos de chlorure de potassium, 3 kilos de nitrate de soude (1 kilo avant la plantation,